

Trahison éternelle

Ce serait la dernière fois qu'on la verrait sortir de chez elle.

Comme tous les premiers mardis du mois, courbée sous le poids de ses quatre-vingt-sept ans, elle se lance à pied pour un long périple à travers la ville. Elle pourrait prendre le bus ou le métro mais, comme elle aime à le rappeler, « il n'y a pas de petites économies ». Elle en sait quelque chose. Durant la guerre civile, elle avait nourri sa petite famille en grappillant aussi bien les centimes de pèsètes que les lentilles qu'elle allait glaner dans les champs une fois les récoltes terminées, loin du centre de Barcelone. La marche, ça la connaît.

Ce matin, ses jambes sont lourdes. « Cela prendra un peu plus de temps », se dit-elle. Il fait beau en ce jour de septembre et son humeur est en accord avec la température bienveillante qui règne dans la capitale catalane.

Après avoir rejoint le Paseo San Juan, elle se dirige au sud. Il lui arrive d'éviter l'endroit. De fait, ce cheminement l'oblige à passer devant une église profanée par les Républicains en 1937. Sa fille, alors âgée de douze ans, y avait été forcée d'assister à l'exhumation de plusieurs cercueils contenant les dépouilles de nones enterrées dans le petit cimetière attenant. La jeune Carmen et ses amies rentraient de l'école quand des miliciens, fusils en bandoulière, leur avaient intimé l'ordre de cracher sur les cadavres arrachés à leurs bières vermoulues. Cinquante ans plus tard, elle sent encore la forte odeur de vomi que dégageait l'uniforme marin de Carmen à son retour à la maison.

Elle franchit la Calle Aragon et se dirige maintenant vers la Plaza Tetuan. Ici, elle s'arrête. C'est le moment de remercier Dieu. C'est Lui qui a épargné son petit Luis un matin de février, peu avant la fin de cette sale guerre. Un énorme obus était tombé au centre de la place alors que lui et ses copains la franchissaient en batifolant. L'engin n'avait pas explosé !

« Mes deux enfants vivent aujourd'hui heureux », se dit-elle reconnaissante. Et puis, elle pense à Antoni, son mari. « Il doit me regarder de là-haut avec fierté ».

Prenant à droite, la voilà qui remonte la Gran Via. La Société des droits d'auteurs n'est plus très loin. Comme chaque fois, à l'approche du bâtiment, elle se demande s'il y aura de quoi pour le mois à venir. « Quel grand musicien tu étais, Toni chéri! Tu as écrit de délicieuses sardanes, tu as composé de formidables musiques de films. Même que j'étais jalouse des actrices que tu côtoyais, cette allumeuse de Lolita Velasco en tête. Comme j'étais idiote ! Aujourd'hui, tu vois, tes droits d'auteur me permettent de survivre. Tu dois te

dire que je vis à tes crochets. » Cette dernière pensée la fait sourire. « Comme je t'aime ! Un jour, bientôt peut-être, je te rejoindrai ».

- Bonjour, Doña Eugenia, je vous trouve bien joyeuse ce matin, lui dit le préposé à l'accueil de la Société des droits d'auteurs.
- Oui, Josep, c'est vrai. Je trouve la vie si belle, parfois.
- Et vous allez l'adorer encore plus, croyez-moi. Il va vous falloir une camionnette pour emporter tout votre argent ce matin.
- Ce n'est pas gentil de vous moquer de moi.
- Je vous assure, Doña Eugenia. Cela fait des années que le Journal télévisé utilise un sonal de votre mari pour son générique. Ils n'ont jamais payé les droits.
- Ah bon ? Je n'en savais rien, et puis, Antoni ne m'en a jamais parlé. C'est étonnant, nous n'avions pourtant pas de secrets entre nous.
- Il n'en savait peut-être rien lui-même, c'était un artiste.
- Oh, ça oui. Mais il est aussi vrai que nous n'avons jamais eu la télévision, nous préférons le cinéma. Savez-vous qu'il a écrit des dizaines de musiques de films ?
- Bien sûr que si, c'est vous qui vous moquez de moi, pour le coup.

Elle peine à y croire. Son allégresse matinale se fait euphorie. « Je vais devoir ouvrir un compte à la banque », pense-t-elle. « Je ne peux tout de même pas rentrer avec un demi million de pèsètes en poche ».

La petite veuve décide d'emporter avec elle la somme d'argent qu'elle a l'habitude de recouvrer et un petit plus. « Repeindre ma petite cuisine, je vais pouvoir repeindre ma cuisine » se dit-elle une fois sur le trottoir. Une folle envie de danser la sardane la gagne.

Pour la première fois depuis le décès d'Antoni, dix ans plus tôt, Doña Eugenia hèle un taxi, direction la quincaillerie de la rue San Andreu.

De retour chez elle, elle jette hâtivement son manteau sur le divan du salon. Traînant sa petite échelle serrée sous son bras, son bidon de peinture et ses pinceaux en mains, elle se dirige vers la cuisine.

Une fois l'escabeau déplié, et après avoir âprement lutté contre le couvercle du pot, elle plonge enfin son pinceau dans le badigeon. Quel bonheur ! Elle gravit un premier échelon, puis un deuxième ; la voilà maintenant sur le plateau supérieur. Le mur est un peu loin, de l'autre côté du fourneau. Elle se penche, s'approche. « Et si je me mettais sur la pointe des pieds ». Le bras tendu, le pinceau affleure enfin le vieux crépis.

Soudain, sa chaussure glisse. Lâchant son pinceau, elle tente de s'accrocher au cadre de la petite fenêtre qui surplombe l'évier. En voulant attraper

l'espagnolette, elle fait un mouvement brusque qui la projette en arrière. Déséquilibrée, elle part sur le dos, comme au ralenti. Sa tête heurte lourdement l'angle de l'étroit plan de travail.

Elle ne sent rien. Elle n'a pas mal. Un bonheur indicible l'envahit promptement. Elle avance maintenant dans un espace tamisé, éthéré ; elle est légère, si légère. La musique d'Antoni remplit l'espace. La brume si délicate se dissipe lentement. Une clarté immense l'accueille dans un paysage mille fois plus beau que ce qu'elle a vu de plus beau. Devant elle, au loin, mais si proche à la fois, elle distingue son mari. Elle tend le bras, elle veut l'appeler.

Antoni est là, qui ne la voit pas. Lolita Velasco, nue dans ses bras. Son cœur se déchire, un faible murmure s'échappe de ses lèvres : « Il ne m'a pas attendue ! »